

Ici/Là-bas

Deux lieux: Terrowie (South Australia), Verviers (Belgique)

Là-bas, l'espace et l'air libre.
Ici, une ville lainière.

Une date: 1955

C'est en 1955 que les lainiers de Verviers ont senti le sol bouger sous leurs pieds.

D'abord ils ont parlé de «mauvaise conjoncture», de «tensions ponctuelles» du marché de la laine...

Jusque-là ils s'en étaient sortis parce qu'ils étaient les plus forts... parce qu'ils étaient le centre de la laine... parce qu'ils avaient, au fond d'eux, cet orgueil forgé par des années de pratique, cette certitude confiante que *rien, jamais rien, ne remplacerait la laine*.

Et puis le sol a continué à bouger sous les pieds des lainiers. Alors ils ont préféré fermer les yeux et parler d'autre chose. On fermait beaucoup les yeux à Verviers en 1955 : pour rêver et pour écouter Brahms, Vieuxtemps ou Lekeu.

Un héros: Edouard Pierson

Il a 38 ans.

Il y a une vingtaine d'années, il a quitté Verviers et s'est senti obligé de mettre 20.000 kilomètres d'océan entre lui et l'entreprise paternelle, *le lavoir-carbonisage Pierson*, direction: l'Australie.

Il y a eu la guerre et une petite fille métisse, Sattie.

En 1955, Edouard vit toujours en Australie. Il travaille, élève Sattie et est heureux.

En tout cas le croit-il jusqu'au jour où une lettre de son frère Julien lui demande de venir l'aider à sauver l'entreprise familiale.

Edouard a lu et relu la lettre.

Il eut beau se dire que pour rien au monde il ne retournerait là-bas, pourtant quelque chose d'irrésistible le poussa.

Il avait tant de choses à dire, tant de choses à faire et tellement de pendules à remettre à l'heure.

Et finalement, un jour, il a compris pourquoi il était revenu. Elle s'appelait *Jeanne*.

Australia ou le temps d'un retour

Que les admirateurs de Resnais ne cherchent pas plus avant tout ce qui, entre *Muriel* et *Australia*, tisse une histoire dans laquelle le présent de la rencontre et du retour est mis à l'épreuve d'un passé qui a peine à se reconstituer. Jean-Jacques Andrien, en inscrivant le récit de son quatrième long métrage dans un triple lieu – l'Australie, la Belgique et l'Angleterre – est fidèle à une thématique de quinze ans déjà: l'interrogation sur l'identité menée jusqu'à la prise de conscience rendue possible par la confrontation de lieux différents. Littéralement et symboliquement, les lieux sont ceux de l'enracinement et de l'exil, et de cet exil qui permet d'ancrer de façon plus définitive dans l'être l'enracinement. Il s'agit de la Belgique et de la Tunisie dans *Le Fils d'Amr est mort* (1975) où un jeune Bruxellois, cherchant l'identité de son jeune ami tunisien qui vient d'être assassiné à Bruxelles, finit par s'interroger sur son propre exil, à partir de la Tunisie; de la ville et la campagne dans *Le Grand Paysage d'Alexis Droeven* (1981) qui retrace l'itinéraire réel et mental d'un jeune paysan se remémorant, à l'occasion du décès de son père, syndicaliste paysan, les fragments de sa vie et décidant, entre exil à la ville et fidélité au pays, de rester à la ferme. *Australia* repose sur un travail méticuleux concernant la situation de Verviers dans les années 50 et interroge l'identité de cette ville qui ne porte pas sur la désagrégation de l'industrie lainière, le regard qui lui aurait permis de restructurer ses activités. Cette lucidité est assumée par Edouard (J. Irons), appelé à la rescousse de par son frère Julien (Tcheky Karyo) pour sauver l'entreprise familiale qui va à la dérive. Edouard quitte là-bas sa fille de douze

ans, Sattie, qu'il laisse dans le grand paysage australien pour retrouver ici, à Verviers, son frère après vingt ans d'absence.

Le récit gomme le voyage d'Australie en Belgique, et de façon générale, «l'entre-deux lieux»: l'ellipse, à caractère dramatique est au service de l'idée même du film: que s'est-il passé dans l'entre-deux?

Cette interrogation concerne tout autant le contexte social de la cité lainière florissante qui brusquement s'est mise à vaciller sans véritablement déceler les signes de son déclin que le parcours individuel d'un personnage, revenu sur les lieux de son enfance et de son adolescence.

Edouard obéit en cela à un retour sur soi rendu nécessaire par la lettre de son frère mais aussi par une invitation dictée par sa fille avant son départ («*Ferme les yeux et concentre-toi*») et peut-être plus encore par une photo au dos de laquelle il est écrit: «*Il me semble qu'il me manque un arbre dans mon domaine.*» Sont-elles bien réelles les retrouvailles avec une famille dont le frère est prisonnier de ses problèmes et la mère comme isolée par trop de temps passé l'un sans l'autre? Même le présent de son aventure avec Jeanne (Fanny Ardant), devenue la femme du notaire, est moins riche de ce qui se passe réellement entre eux que de l'échange de deux passés qui est aussi l'histoire de deux sacrifices: celui du père sacrifiant Edouard et celui des parents de Jeanne se sacrifiant pour que leur fille ne s'abîme pas les mains. A leur tour, tous deux prennent le relais et prolongent la chaîne de la soumission: Jeanne dit avoir tout fait pour se conformer à l'image souhaitée par son père et Edouard interroge régulièrement sa fille-repère, laissée



sée dans «la maison de l'autre côté». Le film déroule le lent rituel d'échanges en plans rapprochés qui façonnent l'être et font qu'on «finit toujours par devenir tout ce que les autres veulent qu'on soit».

Au cours des diverses étapes de cet itinéraire, Jeanne et Edouard, à demi-mots, en longs silences, en gestes lents, prennent le temps de dire et ont le temps de comprendre qu'autre chose n'est pas possible. Ils partagent tous deux des moments de sincérité pour avouer une fidélité à eux-mêmes et à d'autres pour exprimer la nécessité du retour à ce qu'on a

été et à ce qu'on a laissé. Mais ces moments-là, marqués par l'impossibilité de l'amour et de rester (Jeanne est mariée ici et Edouard ne peut pas ne pas rejoindre là-bas sa fille) n'excluent pas, en fin de récit, un itinéraire éventuel de Jeanne pour rejoindre Edouard: à ce moment-là l'Australie pourra être, pour elle aussi, un retour, comme si aller vers ne suffisait pas et que la rencontre ne pouvait s'inscrire en durée que lorsque l'expérience du retour a été faite. En attendant, dans le présent, les regards sont pleins de ce qu'il y a eu là-bas ou de ce qu'il y a eu avant et le

moment où chacun formule à l'autre son parcours se vit au rythme des soubresauts de la crise sociale et du drame vécu par Julien: durant un «vol d'onde», celui-ci trouve son propre espace aérien de solitude pendant lequel se dit l'histoire tant retardée d'Edouard sur son amour là-bas, la fille qui lui est venue et la femme qui n'est pas revenue, tandis que le père d'Edouard de son côté était revenu chez lui sans rien divulguer de la vie menée là-bas par son fils. *Australia* établit, dans un récit ponctué par les rencontres entre les personnages, un réseau de traces qui font dé-

couvrir, d'en haut ou d'un peu loin, mais toujours à distance, comme par pudeur, les lieux d'une enfance révélée, à partir desquels tout redevient possible.

Edmond GRANDGEORGE